

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 15 (1927)

Heft: 268

Artikel: "Faibles femmes"

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-259213>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mais nous voudrions aller plus loin. La remarque nous a été faite que les comptes-rendus de l'activité de nos Sociétés avaient beaucoup diminué en importance dans le *Mouvement* ces dernières années. La faute n'en est certes pas à nous, qui les accueillons toujours avec joie, justement comme manifestations de cette vie féminine dont nous tenons à être l'écho, mais à nos correspondantes, dont beaucoup semblent craindre de prendre une plume au lendemain d'une séance bien organisée, pour nous raconter ce qui y fut débattu et décidé. Et pourtant, de cette façon aussi, combien elles se rendraient service mutuellement... Une preuve de plus vient de nous être donnée : la seule suggestion pour le travail de l'hiver formulée lors de l'Assemblée générale d'une de nos plus actives Unions de Femmes romandes, n'avait-elle pas été cueillie dans le numéro qui venait de paraître du *Mouvement*, en constatant combien utile et réussi avait été le petit Cours de vacances ménager organisé par l'Union des Femmes de Genève ? Mesdames les secrétaires, qui pourriez toutes nous citer des cas analogues, voulez-vous y songer ?...

Et voulez-vous tous et toutes aussi, lecteurs et lectrices, qui, quinzaine après quinzaine, feuilletez votre journal, en regardez les illustrations, en parcourez tels articles, en mettez tel autre de côté pour le lire à tête reposée ou le signaler à celui qu'il a chance d'intéresser — voulez-vous tous et toutes songer parfois à la Rédaction, qui s'efforce de deviner vos goûts, de prévenir vos désirs, de vous renseigner sur ce que vous aimeriez connaître, de vous apporter l'écho des grands mouvements d'idées qui s'apparentent au nôtre... et qui ne sait jamais — ou si rarement — si elle a touché juste, si vous êtes satisfaits ou mécontents, si vous approuvez ou si vous critiquez, si certaines idées exprimées heurtent désagréablement les vôtres, ou, au contraire, forment avec netteté ce que vous éprouvez vaguement ?... Cela serait si bon de sentir parfois davantage de contact entre vous et nous, de recueillir un mot d'appréciation ou une critique, qui prouve l'intérêt que vous portez à votre journal ! *Il faut le dire* : c'est ainsi que M^{me} T. Combe intitulait jadis une de ces petites brochures qui contenaient sous une forme pittoresque et familière toute une philosophie de la vie quotidienne. Eh ! oui, il faut le dire, l'éloge comme le

blâme, l'opposition comme l'approbation ! Ecrivez-nous, discutez, comparez, critiquez, faites des réserves, déclarez-vous d'accord, mais dites-le ! Les femmes, les féministes d'autres régions de notre pays savent user de ce droit beaucoup plus largement et beaucoup plus fréquemment que vous : vous le constaterez dès que vous lirez leurs journaux. Demandez-nous les articles que vous désirez. Fournissez-nous les informations que vous pouvez connaître et qui nous ont échappé. Apportez-nous votre collaboration, cette collaboration sans laquelle nous pouvons si peu, et avec laquelle nous pourrions tant. Car le *mouvement féministe* — avec une minuscule — ce n'est pas nous seuls — avec une majuscule — qui l'incarbons. C'est vous tous et toutes en même temps que nous. Et c'est pourquoi, si nous voulons être l'un et l'autre — majuscule et minuscule — nous devons collaborer.

Le MOUVEMENT FÉMINISTE

“Faibles femmes”

Le *Mouvement Féministe* du 7 octobre a signalé les exploits de plusieurs femmes sportives et exploratrices. C'est l'occasion de mettre aussi en évidence les succès remportés ce dernier été par une jeune nageuse de Neuchâtel. M^{lle} Andrée Jenny, âgée de 18 ans, est une débutante ; elle n'avait encore pris part à aucun concours, lorsqu'elle fut tentée d'essayer ses forces, et, le dimanche 4 août, partit du port de Neuchâtel à 2 h. 1/4 ; au bout de 2 h. 35 minutes, elle atteignit la rive opposée, battant ainsi, à sa propre surprise, le record détenu par un Anglais, qui avait fait la traversée en 2 h. 47 m. Des témoins de cette prouesse engagèrent M^{lle} Jenny à prendre part au concours de natation qui avait lieu le dimanche suivant, 14 août, aux Brenets. La jeune fille s'y risqua ; mais elle se sentit bien petite, lorsqu'elle se vit, seule de son espèce, en présence de 24 solides concurrents. Au signal du départ, craignant la bousculade, elle les laissa se jeter à l'eau, puis y entra à son tour, et bientôt ils l'écartèrent tous ; elle accomplit le trajet du Saut du Doubs au lac des Brenets : 2500 m., dans une eau froide de 14°, et contre les vagues, en 58 minutes. Le record précédent était de 60 m. Des 25 partants, 10 seulement arrivèrent au but.

Huit jours plus tard, le 21 août, M^{lle} Jenny traversa le lac de Morat : épreuve moins difficile en elle-même, puisque celui-ci n'a que 3 kilomètres de large et des eaux moins froides que celles du Doubs ; mais il fallut nager contre de grosses vagues, et surtout se

Une disparue : Matilde Serao (1856-1927)

La femme et l'écrivain

On peut aimer ou non les écrits de cet auteur abondant ; on peut discuter leur valeur littéraire ; néanmoins, on ne saurait les passer sous silence dans l'histoire des lettres italiennes au XIX^{me} siècle.

Matilde Serao a produit encore plusieurs œuvres, et non des moindres, entre 1900 et 1913 environ, mais sa plus grande activité comme romancière, mais sa tournure d'esprit, mais les milieux qu'elle a dépeints appartiennent, ainsi que la majeure partie de son existence, au siècle passé. La mort de M^{me} Serao, survenue en juillet dernier, aura peut-être rappelé à plus d'un de ses anciens lecteurs — à l'étranger du moins — que, depuis une quinzaine d'années, on l'avait quelque peu oubliée. Dans son propre pays, l'attitude prise au moment où se décidait l'entrée en guerre de l'Italie, lui avait attiré de sévères critiques, car elle mena à cette occasion, une vive campagne pacifiste.

Née à Patras en 1856, Napolitaine par son père, Grecque par sa mère, qu'elle perdit dès la première enfance, Matilde fut amenée toute jeune à Naples, d'où M. Serao avait été expulsé pour des motifs politiques. C'est lui-même qui conduisit sa fille dans la patrie retrouvée. Très vite, le cœur de la fillette fut pris par la grande ville, dont elle devait peindre plus tard les séductions et les tristesses avec tant d'élan et de tendresse

filiale, mais avec une clairvoyance aussi à laquelle rien n'échappe, et ce goût du drame qui semble inné chez les méridionaux.

Très précoce, elle a écrit dès l'âge de quatorze ans, sous un pseudonyme d'abord, des articles et des nouvelles dans les journaux de Naples. Journaliste dans l'âme, elle l'est restée toute sa vie, à côté de son œuvre de romancière et d'éducatrice, et il faut bien le dire, dans cette œuvre même, c'est une de ses faiblesses, dont elle se rendait, d'ailleurs, parfaitement compte. Vibrante, passionnée, elle se lança avec ardeur dans la politique — une tendance héréditaire, évidemment. C'est même ainsi qu'elle fit la connaissance d'Edoardo Scarfoglio, son adversaire d'abord, son mari ensuite. Ensemble, ils furent à la tête de plusieurs journaux, en dernier lieu, du *Mattino*. Mais la bonne harmonie ne devait pas durer toujours : une séparation eut lieu entre les époux, et bientôt *Il Giorno*, fondé par Matilde Serao, se fit l'écho de ses nouveaux sentiments.

D'une capacité de travail, d'une endurance phénoménales, elle était partout, suffisant à tout, n'accusant jamais aucune lassitude. « Souvent, a écrit d'elle le critique italien bien connu, Ugo Ojetti, elle reste à l'imprimerie jusqu'à trois heures du matin ; elle ne manque pas une représentation ni une fête publique ou privée, où tous lui témoignent une affection enthousiaste ; elle administre son patrimoine, veille avec amour sur ses nombreux enfants, dirige un second journal — littéraire celui-là, — court à Rome en toute occasion politique, dicte des



M^{me} MASAKI YAMANO
la doyenne des leaders suffragistes au Japon

mesurer à 41 nageurs de première force, dont une seconde femme. Cette fois, M^{lle} Jenny se laissa distancer par trois hommes, et arriva en 1 h. 4 minutes: 5 minutes de plus que le gagnant. Des 42 concurrents, 12 avaient abandonné la partie.

Ces joutes nautiques furent des plus cordiales. Les robustes nageurs firent bon accueil à leur rivale, et partagèrent fraternellement avec elle la graisse, et jusqu'à l'huile du bateau, dont ils se frottaient abondamment. A l'arrivée, le public lui fit fête, puis les reporters de journaux la complimentèrent sur ses prouesses et sur sa bonne grâce. Puissent ses admirateurs se montrer bons princes, lorsque la jeune nageuse leur tendra sa main aguerrie pour leur demander le bulletin de vote!

E. P.

N. D. L. R. — Depuis qu'a été écrit l'article auquel fait allusion notre collaboratrice, de nouvelles prouesses sportives ont été accomplies par des femmes: Miss Gleitz, une jeune dactylo londonienne

correspondances, des articles parlementaires avec une clairvoyance, une précision de jugement que possèdent peu de vieux journalistes. De plus, elle fait, chaque année, des conférences à Naples, à Rome, à Florence, et trouve encore le temps de monter (*sic*) à Paris, de pousser jusqu'en Palestine, de visiter le tombeau de Jésus, d'y pleurer si sincèrement qu'elle en est revenue brûlante de mysticisme... »

Cette dernière appréciation, nous ne la partageons pas, mais nous y reviendrons plus loin.

M^{me} Serao a énormément écrit; elle a trop écrit pour que le style fût à la hauteur de sa verve et de son intarissable imagination. La seule liste de ses œuvres remplirait bien une page (il y en a peut-être quarante volumes), dont beaucoup ont été traduites en plusieurs langues, surtout en français et en anglais; l'une même, *Dopo il perdono*¹, en collaboration avec M. Pierre Decourcelle, a été adaptée pour le théâtre, et c'est, croyons-nous, la seule pièce qu'ait jamais écrite l'auteur napolitain.

En 1876 déjà commencent à paraître les romans. Matilde n'avait que vingt ans alors. Et la veine semble inépuisable. *Il paese di cuccagna*², série de fresques à grand effet, exprime nettement une préoccupation d'ordre moral et social tout à l'honneur de la romancière. A côté de descriptions minutieuses

¹ « Après le pardon. »

² « Le pays de cognac. »

de 26 ans, a traversé la Manche à la nage en 15 h. 15 minutes, dans des eaux calmes, mais intensément froides, et sur lesquelles planait un épais blouillard. C'est la première Anglaise qui réussit cette traversée, les deux femmes qui l'ont accomplie précédemment, Miss Ederle et Mrs. Corson, étant Américaines.

Et dans un autre domaine, Miss Ruth Elder, l'aviatrice américaine, vient de donner elle aussi un bel exemple d'intrépidité et d'énergie par son entreprise de traversée de l'Atlantique sur son avion symboliquement dénommé *The American Girl*. Que d'arguments nous fournissent sans le savoir toutes ces sportives contre les allégations de faiblesse et de nervosité de notre sexe!

De-ci, De-là...

Une montre de femme ne vaut pas une montre d'homme...

On nous écrit:

Cette affirmation, — dont je prends toute la responsabilité, — n'est-elle pas un peu troublante pour qui considère les choses du point de vue féministe?

Une femme qui doit faire les repas pour une heure précise, qui travaille en fabrique, qui doit prendre des trams ou des trains, n'a-t-elle pas droit à savoir l'heure qu'il est, et de la savoir avec autant de certitude que son mari ou son camarade de bureau?

Ce qu'il y a de troublant ici pour le féministe, c'est que son point de vue paraît, de prime abord au moins, être inconciliable avec le point de vue féminin, alors que le féminisme moderne veut différer beaucoup du suffragettisme hommasse d'autrefois.

Voici cependant le fait: à bienfaisance égale, une petite et une grande montre ne peuvent pas être chronométriquement équivalentes. Il s'ensuit qu'une femme qui veut avoir autant de chances qu'un homme d'avoir l'heure exacte, doit porter sur elle une montre mesurant au moins 5 centimètres en diamètre et pesant environ 100 grammes.

Cela est-il compatible avec la grâce féminine, avec la mode féminine? Je pose la question aux lecteurs de ce journal et aux couturiers ou couturières féministes, s'il en est. Tout ce que les horlogers peuvent faire, c'est de rendre les grandes montres aussi élégantes que possible, et les petites aussi bonnes qu'elles peuvent l'être.

E. D.

Fonctionnaires et droit civique.

« Il y a incompatibilité absolue, écrit un de nos journaux romands, entre la situation de représentant de l'Etat et celle de condamné à la privation de droits civiques. »

Alors, que penser des pauvres institutrices condamnées de toujours à la privation des droits civiques dans notre pays retardataire? ...

à la Zola, de pages entières consacrées, par exemple, à la gastronomie, au goût intempérant des Napolitains pour les sucreries, *Il paese di cuccagna* est un saisissant réquisitoire contre le fléau du *lotto*, ce néfaste jeu de hasard menant au dégoût du travail, au déshonneur, à la ruine, à la démence, au crime, s'attaquant à toutes les classes de la société, mais particulièrement aux gagne-petit, faisant fleurir les pires superstitions, détruisant familles et individus.

M^{me} Serao nous mène à sa suite des palais splendides aux bas-fonds sordides, répugnants, dont elle fit honte, en 1884 déjà, au gouvernement italien dans *Il ventre di Napoli*, l'exhortant avec véhémence à éventrer ces sentines de la misère, de la maladie et du vice, où jamais ne pénétrait un peu d'air ou de lumière. Vingt ans après, elle reprenait ce livre pour y ajouter de nouvelles doléances: on avait, sans doute, démoli partiellement les atroces quartiers populaires, mais seulement pour ériger devant ce qui en subsistait — énormément — de hautes demeures bourgeoises, qui enfonçaient encore plus bas, dans leurs ténèbres puantes, les masures restées debout. Matilde Serao, qui a mis tout son cœur dans cette sainte indignation, doit avoir soupiré d'aise en voyant, avant sa mort, ses vœux s'accomplir enfin. Car ne lisions-nous pas, il y a quinze jours, dans le *Journal de Genève*, ces lignes en tête d'un long article de M. Th. Vaucher: « C'est un fait: Naples n'est plus la Naples d'autrefois; les *lazzaroni*, les *scugnizzi* et les mendians ne sont plus les maîtres incontestés de ses rues, et,